

PATINER À BALBEC

Franc Schuerewegen

[...] je me décidai tout à coup à patiner, ce que je n'avais jamais essayé, et, en peu de temps, par l'exercice, la réflexion et la persévérance, je fis les progrès qu'il faut pour jouir avec les autres d'une partie joyeuse et animée sur la glace, quand on ne veut pas précisément se distinguer..
(Goethe, *Poésie et vérité*).

Marcel Proust a lu Les Patins d'Argent de Mary Mapes Dodge, et il connaissait Hans Brinker, le courageux garçon qui avait mis son doigt dans le trou de la digue, et qui est aujourd'hui encore une célébrité nationale... En tout cas, on peut risquer cette hypothèse... Proust en Hollande est un Proust à patins, glissant à toute allure sur l'eau gelée, ou plutôt : jalouxant les êtres de 'glisse', les êtres de fuite, comme Lucien Daudet, ou Albertine car, comme toujours chez Proust, la réalité et la fiction, en matière de patinage, s'entrecroisent.

Une page des *Jeunes filles en fleurs* évoque, à propos d'une particularité urbanistique du Paris de la Belle Epoque, un écrivain dont le Narrateur se souvient avec tendresse¹ :

Le « jardin d'hiver », que dans ces années-là le passant apercevait d'ordinaire, quelle que fût la rue [...] ne se voit plus que dans les héliogravures des livres d'étérennes de P.-J. Stahl [...] (R² I, 582)

¹ Cette étude est une version abrégée et remaniée du chapitre VI de mon livre : *Introduction à la méthode posttextuelle (l'exemple proustien)*, Classiques Garnier, à paraître prochainement.

Je rappelle que sous le pseudonyme P.-J. Stahl, Pierre-Jules Hetzel (1814-1886), l'éditeur de Jules Verne – à qui je vais revenir –, signa un grand nombre de romans pour enfants, parmi lesquels la série des *Mademoiselle Lili*, illustrés par Lorenz Frølich. Proust connaît aussi les *Mademoiselle Lili*, comme le montre la suite de notre texte :

Il [le « jardin d'hiver » de Madame Swann] faisait penser en plus grand, dans les hôtels d'alors, à ces serres minuscules et portatives posées au matin du 1^{er} janvier sous la lampe allumée – les enfants n'ayant pas la patience d'attendre qu'il fit jour – parmi les autres cadeaux du jour de l'An, mais le plus beau d'entre eux, consolant avec les plantes qu'on va pouvoir cultiver, de la nudité de l'hiver [...] (*Ibidem*)

Après quoi la référence à Stahl-Hetzel, et à la collection des *Lili*, est donnée :

[...] plus encore qu'à ces serres-là elles-mêmes, ces jardins d'hiver ressemblaient à celle qu'on voyait tout auprès d'elles, figurée dans un beau livre, autre cadeau du jour de l'An, et qui, bien qu'elle fût donnée non aux enfants, mais à Mlle Lili, l'héroïne de l'ouvrage, les enchantait à tel point que, devenus maintenant presque vieillards, ils se demandent si dans ces années fortunées l'hiver n'était pas la plus belle des saisons. (R² I, 582-583)

Les *Mademoiselle Lili* sont nombreux, la série remonte au début du Second Empire. J'avoue que je n'ai pu retrouver l'ouvrage auquel Proust fait allusion. Où apparaît le jouet qu'il décrit : une serre en miniature pour horticulteurs enfants, « figurée dans un beau livre » ? Les spécialistes de la littérature pour enfance devront ici nous aider². En attendant qu'ils le fassent, et en me résignant donc, pour l'instant, à *faire avec les moyens du bord*, je signalerai à la place un *autre* volume appartenant à la même collection, volume dont on verra qu'il est lui aussi en rapport avec notre sujet. Il s'agit de *Mademoiselle Lili aux Champs-Élysées* (1891), consultable en ligne sur le site de la BnF³.

L'ouvrage de 1891 évoque, comme le titre l'indique, une journée passée en compagnie de l'héroïne dans le plus célèbre des jardins

² On lira à propos des *Mademoiselle Lili: Lili, Babar, Harry Potter et Compagnie. Livres d'enfants d'hier et d'aujourd'hui*, livre-catalogue de l'exposition de la BnF – Site François Mitterrand, 14 octobre 2007 - 12 avril 2008, Editions de la BnF, 2009.

³ *Mademoiselle Lili aux Champs-Élysées. Texte par un papa*, dessins de L. Frølich, « Bibliothèque d'éducation et de récréation », J. Hetzel et Cie, 1891 ; <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56612782.r=mademoiselle+lili.langFR>

parisiens. Les ressemblances avec Proust et l'univers proustien sont frappantes. Madame Swann, dont nous visitons, dans le passage des *Jeunes filles en fleurs*, le « jardin d'hiver », est la mère de Gilberte Swann, qui est la compagne de jeu du Narrateur enfant aux mêmes Champs-Élysées. L'univers de P.-J. Stahl est donc, pour le lecteur proustien, un univers familier.

Il est facile de s'en rendre compte. Nous retrouvons le cirque d'été, les chevaux de bois, les parties de barre, les baraques des marchands où Swann achète son pain d'épice et Gilberte la bille d'agate qu'elle offrira au Narrateur : « Tenez, elle est à vous, je vous la donne, gardez-la comme souvenir » (R² I, 395). Il est aussi question d'une « lutte » entre filles et garçons car Mademoiselle Lili – « Un vrai foudre de guerre cette petite Lili ! » (chap. V) – doit libérer son cousin Lucien fait prisonnier, au jeu, par l'autre « camp ». Le lecteur un tant soit peu pervers, mais d'une perversité que l'on peut dire toute proustienne, ne peut pas ne pas penser ici à la « lutte érotique » avec Gilberte, épisode qui figure, il est vrai, non pas dans *Du Côté de chez Swann* mais dans les pages sur les Champs-Élysées des *Jeunes filles en fleurs*. Le Narrateur, on se le rappelle, essaie de récupérer une lettre destinée au père de Gilberte et que son amie refuse de lui rendre : « Voyons, empêchez-moi de l'attraper, nous allons voir qui sera le plus fort ». Suit alors un épisode scabreux : « [...] je répandis, comme quelques gouttes de sueur arrachées par l'effort, mon plaisir » (JF, I, 484). Chez Proust, l'envie de profaner n'est jamais très loin. Si l'on peut supposer que l'auteur de la *lutte amoureuse aux Champs-Élysées*, en romancier consciencieux, s'est documenté chez P.-J. Stahl, ce qui disparaît d'un écrivain à l'autre, c'est l'innocence.

Mademoiselle Lili aux Champs-Élysées, par ailleurs, doit être mentionné ici pour une troisième raison, et qui nous permettra d'introduire le thème du *patinage* et des *patineurs*. J'explique pourquoi. On aura remarqué, quand le Narrateur des *Jeunes filles en fleurs* fait allusion à P.-J. Stahl et à la collection des *Mademoiselle Lili*, que le contexte est *hivernal* : « jardin d'hiver ». Il est aussi question du 1^{er} janvier et de livres d'étrennes. Proust ajoute que, pour les vieillards se rappelant leur enfance, « l'hiver est la plus belle des saisons ». Or on sait que, dans *Du Côté de chez Swann*, un épisode important des pages sur Gilberte décrit les « jours de neige ». Le Narrateur se souvient d'un hiver particulièrement rigoureux, où la Seine, nous dit-il, « était prise » (R² I, 390). Le détail a son importance vu que, sur un fleuve

gelé, on peut *patiner*. Or c'est bien ce qui arrive, même si nos personnages ne s'aventurent pas sur la glace mais restent dans le jardin qui est leur terrain de jeu.

Je rappelle le passage où Gilberte arrive sur les lieux où elle est tant attendue, arrivée que Proust présente comme une sorte d'épiphanie :

Tout à coup l'air se déchira [...] Et déjà Gilberte courait à toute vitesse dans ma direction, étincelante et rouge sous un bonnet carré de fourrure, animée par le froid, le retard et le désir du jeu ; un peu avant d'arriver à moi, elle se laissa glisser sur la glace et, soit pour mieux garder son équilibre, soit parce qu'elle trouvait cela plus gracieux, ou par affectation du maintien d'une patineuse, c'est les bras grands ouverts qu'elle avançait en souriant, comme si elle avait voulu m'y recevoir. (R² I, 391)

La patineuse apparaît, ce ne sera pas sa seule apparition. Ce texte, en fait, inaugure une série. Nous savons que le modèle de Gilberte Swann est Marie Bernardaky, la Marie Kossichef de *Jean Santeuil*, dont le père était né à Saint-Pétersbourg. Le contexte, en ce sens, est russe, plus exactement : *tolstoïen*. Proust, qui connaît bien l'œuvre de Tolstoï – chez qui il admire les scènes de patinage⁴ –, se souvient d'un épisode d'*Anna Karénine* (1877), où l'on voit Kitty et Levine évoluant sur une patinoire moscovite :

Un gamin en costume russe, qui se donnait à cœur joie, jouant des bras et courbant la taille, cherchait à la dépasser ; sa course manquait d'assurance, ses mains avait quitté le petit manchon suspendu à son cou par un cordon et se tenaient prêtes à parer une chute possible ; elle souriait et ce sourire était autant un défi à sa peur qu'un salut à Levine qu'elle venait de reconnaître. Quand elle fut hors d'un tournant périlleux, elle se donna de l'élan d'un coup de talon nerveux et glissa tout droit jusqu'à Stcherbatski, au bras duquel elle se retint, tout en adressant à Levine un signe de tête amical. Jamais, dans son imagination, il ne l'avait vue si belle.⁵

Mais si Tolstoï est présent, il est aussi, dans le cadre de lecture que je voudrais tenter ici, un *obstacle*. C'est que la patineuse d'*Anna Karénine* est peu habile, craintive même, alors que la Gilberte du *Côté de*

⁴ « Ces grandes scènes de moisson dans *Anna Karénine*, de chasse, de patinage, etc., sont comme de grandes surfaces réservées qui espacent le reste, donnent une impression plus vaste » (« Tolstoï », CSB, 657).

⁵ *Anna Karénine*, préface de Louis Pauwels, traduction et notes d'Henri Mongault, Gallimard, « Folio », I, IX, 35.

chez Swann est une sportive, une cascadeuse, en termes liliesques : « un vrai foudre de guerre ». Le Narrateur, quant à lui, n'est certes pas un autre Levine... Si le contexte est « russe », le scénario proustien est donc différent du scénario tolstoïen. C'est que la Russie est aussi une façade derrière laquelle se cache un autre pays hivernal. Lequel ? Nous croyons qu'il s'agit de la Hollande.

Pourquoi la Hollande ? Je dois ici rappeler que P.-J. Stahl, le créateur de Mademoiselle Lili, est en outre l'auteur, dans la même « Bibliothèque d'éducation et de récréation » fondée par Hetzel éditeur, d'un autre roman pour enfants dont le titre est : *Les Patins d'argent* (1876). A vrai dire, Stahl-Hetzel n'est que l'adaptateur de cet ouvrage que nous devons en réalité à la plume de la romancière américaine Mary Mapes Dodge (1831-1905) : *Hans Brinker or the Silver Skates* (1865)⁶. Le public hollandais connaît bien le courageux personnage du petit Hans Brinker qui, en bouchant un trou dans la digue, sauva son pays. Lisant Mary Mapes Dodge, on se rend compte que la légende qui fait l'orgueil de la nation hollandaise appartient en fait à un folklore d'importation... Mais qu'à cela ne tienne... *Les Patins d'argent*, je le signale à toutes fins utiles, sont encore réédités aujourd'hui. Il s'agit de ce qu'on peut appeler un classique de la littérature pour enfance. Bien entendu, je m'intéresse ici à la version qu'a connue, ou qu'a pu connaître Marcel Proust.

Que Proust ait lu et apprécié *Les Patins d'argent*, on peut ici l'admettre à titre d'hypothèse provisoire. La version de Stahl-Hetzel, abondamment illustrée, se présente comme un de ces « beaux livres » que décrit le passage sur le « jardin d'hiver » dans « Autour de Mme Swann », « beaux livres » que recevaient les enfants pour leurs étrennes. Le roman de Mary Mapes Dodge, dans sa version hetzelienne, est un parfait « cadeau du jour de l'An ». On peut même dire qu'il convient mieux que les *Lili*, dont l'héroïne est une petite fille, à un public de jeunes garçons. Or chez les Proust, faut-il le rappeler ?, il y a deux garçons, et pas de fille. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire, dans l'hypothèse que je propose, que Proust ait lu *Les Patins d'argent* à l'époque de son enfance, ou adolescence. Il peut aussi s'être intéressé à ce volume, ou y être revenu, plus tard, alors qu'il est déjà un écrivain. Le roman de Dodge-Stahl est alors un matériau dont il se sert

⁶ *Les Patins d'argent. Histoire d'une famille hollandaise et d'une bande d'écoliers*, adapté de l'anglais de Mme Mary Mapes Dodge, dessins par Théophile Schüler, J. Hetzel et Cie, 1875, « Bibliothèque d'éducation et de récréation », 4.

pour écrire, qu'à son tour il « adapte », comme il « adapte », à sa façon, le *Mademoiselle Lili*. Proust est un utilisateur des textes d'autrui, comme doit l'être son lecteur.

Les Patins d'argent racontent l'histoire d'un père, Raff Brinker, qui perd la mémoire, puis la retrouve. Le sujet est donc éminemment « proustien ». En outre, l'ouvrage, qui raconte une histoire de fiction, a aussi pour ambition d'être un guide touristique, sous la forme d'un roman : « Le livre américain était plutôt une description de la Hollande qu'un récit » (« Avertissement »). Pour un lecteur désirant visiter la Hollande, ou qui l'a visitée déjà et se propose par exemple de vérifier ou de raviver des souvenirs – je rappelle que Proust a fait deux fois le voyage des Pays-Bas : en 1898, et en 1902, en compagnie de Bertrand de Fénelon –, le roman est donc *utile*⁷. Enfin, on notera que, comme dans la série des *Lili*, et comme ce sera également le cas dans les pages proustiennes sur les Champs-Élysées, *Les Patins d'argent* sont l'histoire d'un jeune garçon et d'une jeune fille, qui jouent – presque amoureusement – ensemble, ici : Hans Brinker et sa sœur Gretel. Bien entendu, il y a là aussi une allusion à Grimm, que je laisserai de côté.

Si l'on veut expliquer la genèse de l'image de Gilberte « patineuse », ou se donnant le « maintien d'une patineuse » sur la pelouse enneigée des Champs-Élysées, il ne faudra peut-être pas courir tout de suite chez Tolstoï. Le livre de Mary Mapes Dodge revu et corrigé par Hetzel-Stahl nous offre une série de matériaux somme toute bien plus intéressants. Afin de le montrer, je rappelle un seul passage du roman pour enfants. Il s'agit d'un fragment du premier chapitre : « Hans et Gretel. La Hollande ». On verra tout de suite pourquoi, même si Hans et Gretel ne jouent pas aux barres mais *patinent*, nous sommes aussi, un peu, aux Champs-Élysées :

Elle était partie comme un trait. Hans avait repris son équilibre, et il se mit à la poursuivre. Mais ce n'était pas chose facile que d'attraper Gretel. Toutefois les patins de la petite fille, surmenée par cette course rapide, avaient commencé aussi à grincer ; sentant qu'ils ne se prêteraient pas à une course longue, et, bien persuadée que la prudence est la partie la plus essentielle de la sûreté, elle

⁷ Il y est question des Hals du musée d'Harlem, de *La Ronde de Nuit* vue à Amsterdam, des « *trekschuit* » de Volendam. En somme, l'ambiance est on ne peut plus « proustienne ».

fit une subite volte-face et se jeta dans les bras de celui qui la poursuivait.
« Attrapée ! Attrapée ! » s'écria Hans.⁸

On croit entendre Gilberte parlant de la lettre que son compagnon de jeu lui a montrée et qu'elle fait exprès de garder sur elle : « Voyons, empêchez-moi de l'attraper ! ». Proust aurait-il écrit l'épisode des « jours de neige » aux Champs-Élysées en puisant, d'une part, dans le *Mademoiselle Lili* de 1891, d'autre part, toujours en hommage à l'œuvre de P.-J. Stahl, dans *Les Patins d'argent* ? Le romancier aurait-il à son tour *bricolé* un texte en intégrant certaines séquences de *Mademoiselle Lili aux Champs-Élysées* : le jeu de barres, les enfants qui « luttent », à l'aventure de Hans et Gretel patinant en Hollande, pour ainsi réaliser une séquence de la *Recherche du temps perdu* ? En ce qui me concerne, l'hypothèse n'a rien d'improbable. D'ailleurs, poursuivons l'enquête car elle n'est pas finie.

*

Mademoiselle Lili, la Lili de P.-J. Stahl, a un cousin qui s'appelle *Lucien*. Dans le domaine de la biographie proustienne, ce prénom est aussi celui de *Lucien Daudet*, fils d'Alphonse Daudet, frère de Léon. Proust a bien connu Lucien Daudet, qui a été son ami intime et amant. Or, les rapports entre Proust et Lucien Daudet s'inscrivent eux aussi sous le signe du patinage, comme le montre tout d'abord une lettre du 22 février 1895 que Proust envoie à Alphonse Daudet, au père donc. Le fils cadet de l'écrivain célèbre a alors dix-sept ans. Proust est sous le charme de l'adolescent et cherche à se rapprocher de lui, en s'adressant au *pater familias* :

Monsieur, / Je ne vous ai pas remercié plus tôt parce que j'ai été un peu souffrant et j'espère que vous voudrez bien me pardonner. Je me réjouis beaucoup de venir jeudi prochain et d'entendre les récits de vos fils. Je chercherai si je peux les retrouver une vieille photographie de Goethe patinant à Frankfort [sic] et aussi deux pages des *Confidences* de Lamartine pour illustrer les souvenirs de patinage de Monsieur Lucien. Mais probablement il a l'une et l'autre. (*Corr.*, I, 369)

Cette lettre a attiré l'attention d'Annie Barnes qui a identifié la « photographie » de Goethe patineur dont il est question ici. Il s'agit d'une reproduction photographique d'une gravure de Wilhelm von Kaulbach

⁸ *Les Patins d'argent*, chap. premier, *op. cit.*, 9.

(1804-1874), dessinateur allemand, illustrant un passage de *Dichtung und Wahrheit* où l'on voit l'auteur de *Werther* patinant à Francfort. A la fin du dix-neuvième siècle, l'image est populaire en Allemagne, Proust, qui a séjourné dans le pays de Goethe, la connaît⁹. Quant aux « deux pages des *Confidences* » (1849) de Lamartine, également mentionnées ici, je vais tout de suite y revenir. Mais je commence par le plus urgent : « Les souvenirs de patinage de Monsieur Lucien ». De quels souvenirs s'agit-il ? Et pourquoi sont-ils en rapport avec Made-moiselle Lili, avec Gilberte et la scène des Champs-Élysées, avec P.-J. Stahl et le « jardin d'hiver » ?

Annotant la lettre du 22 février 1895, Philippe Kolb cite un passage du *Journal* des Goncourt, à la date du 24 février de la même année. Chez Edmond de Goncourt, on lit ceci :

Je dîne ce soir avec Léon et Lucien, revenus en soixante-douze heures de Stockholm pour le banquet, tous deux émerveillés de ces paysages hyperbo-réens, et Léon tout à fait mordu par la *folie des neiges*, et un moment, ayant eu la tentation de pousser jusqu'au cap Nord.¹⁰

Le « banquet » auquel il est fait allusion est celui que l'on offrira à l'auteur du *Journal* le 1^{er} mars 1895, et où celui-ci recevra la légion d'honneur. Plus important pour nous est le voyage qui est mentionné : Léon et Lucien Daudet ont été à Stockholm où ils sont succombé à ce que Goncourt appelle la « folie des neiges ». Or Philippe Kolb ne signale pas dans son édition qu'il a déjà été question de ce voyage dans le même *Journal*, dix jours plus tôt (14 février 1895). On lit alors ceci :

Dîner en tête à tête avec Daudet. Léon a été pris, ainsi qu'il est irrésistiblement empoigné quelquefois, par le désir de voir le patinage en Hollande et il est parti avec Lucien et le ménage Hugo.¹¹

⁹ Annie Barnes, « Proust et les patins de Goethe », *The Artist and The Writer in France : Essays in Honour of Jean Seznec*, textes réunis par Francis Haskell, Anthony Levi et Robert Shackleton, Oxford University Press, 1974, 161 et suiv. Voir du même auteur « Proust et Goethe », *Oxford German Studies*, 1973, n° 8, 128 et suiv.

¹⁰ Edmond et Jules de Goncourt, *Journal. Mémoires de la vie littéraire 1887-1896*, texte intégral établi et annoté par Robert Ricatte, Robert Lafont, coll. « bouquins », t. III, 1097.

¹¹ *Op. cit.*, 1093.

Léon Daudet se rappelle à son tour ce voyage dans une page de ses *Souvenirs* où il se trompe, croyons-nous, d'année :

Quel hiver, celui de 1896 ! Le Zuydersée était gelé et nous le traversâmes en traîneau, au soleil couchant de quatre heures, dans une brume glacée de rose et d'or. Cette journée féérique nous décida à pousser vers Copenhague et Stockholm, où nous nous trouvâmes sans un sol, et contraints de vendre ma pelisse, jusqu'à ce que mon père nous eût envoyé quelques billets de mille – via télégraphique Hambourg – qui firent bien dans le paysage, mais disparurent rapidement. Il nous fallut revenir en toute hâte pour entendre, au banquet Goncourt, la petite voix sèche de Poincaré, non encore promu Grand Lorrain. De Franz Hals et d'Elseneur à Poincaré, la chute était rude !¹²

Le banquet Goncourt, où Poincaré, ministre de l'instruction publique, prit la parole, eut lieu, comme nous l'avons dit, le 1^{er} mars 1895. Il faut donc lire « 1895 » à la place de « 1896 ». Peu importe l'erreur. La chose cruciale est pour nous que le voyage dans le Nord de Léon et Lucien Daudet commence par une exploration de la *Hollande*, où les deux frères ont vu patiner, où ils ont patiné peut-être. Proust ne l'ignore pas quand il s'adresse au père. Proust est *déjà* romancier, et une image, à la fois nordique et hollandaise, est ici en train de naître, image que l'on va retrouver dans la fiction : Lucien Daudet, qui va devenir une présence indispensable dans sa vie, est un *patineur*. Or, au sens amoureux, dans l'idiome proustien, un *patineur*, ou une *patineuse* – on peut admettre les deux genres –, est un être qui arrive à toute vitesse pour se jeter dans vos bras, comme le fait Gilberte aux Champs-Élysées, comme le fait, à peu près, Kitty chez Tolstoï, comme le fait Gretel dans le roman de Mary Mapes Dodge-Stahl-Hetzel. Mais il existe aussi une version malheureuse, voire tragique du scénario amoureux. Dans celui-ci le patineur, ou la patineuse, prennent la fuite, s'éloignent de vous, vous laissent seul : le patineur ou la patineuse vous abandonnent et il est alors impossible de les « attraper ».

On trouve également cette autre acception, malheureuse, du patinage amoureux – on verra que la métaphore est ici pleinement assumée – dans la correspondance avec Lucien Daudet. Nous sommes maintenant en août 1916. La relation entre « le petit » et son aîné a connu des hauts et des bas, elle est toujours amoureuse et houleuse.

¹² *Le Balcon de l'Europe. Nouvelles impressions hollandaises*, Maestricht, chez A.A.M. Stols, 1928, 77.

Proust écrit ceci. Il est question de voyages et de départs et, aussi, de celui qui ne part pas, c'est-à-dire de l'auteur de la lettre :

Mais ta lettre me rappelant un départ pour Florence (qui n'a d'ailleurs pas eu lieu) m'a désespéré. D'autant plus que cette « aisance » dont tu me parles (sincèrement je suppose), c'est à toi que je la trouvais. Et d'ailleurs même « objectivement » et au seul point de vue voyage, c'est moi qui avais raison, puisque au cours de ma sédentarité enracinée à jamais, je te voyais successivement partir en patins faire en glissades le tour du monde en quarante-huit heures, « faire » la Hollande, aller en Angleterre, à Nice, retourner en Angleterre, partout, le temps qu'il me fallait pour me décider de changer de chambre. (premiers jours d'août 1916, *Corr.*, XV, 248)

Nous retrouvons Hetzel, ici dans le rôle de l'éditeur de Jules Verne. Philippe Kolb signale que Proust fait allusion au *Tour du monde en quatre-vingts jours* (1873), ce qui est exact. On trouve en effet dans le roman vernien une scène de neige, plus exactement le récit d'un voyage en traîneau que Phileas Fogg effectue sur une plaine américaine :

Quelle traversée ! Les voyageurs, pressés les uns contre les autres, ne pouvaient se parler. Le froid, accru par la vitesse, leur eût coupé la parole. Le traîneau glissait aussi légèrement à la surface de la plaine qu'une embarcation à la surface des eaux –, avec la houle en moins.¹³

Mais nous avons de bonnes raisons de croire que Proust se souvient en outre, chez Verne toujours, de certaines pages d'*Hector Servadac, voyages et aventures à travers le monde solaire* (1877), où est évoquée une magnifique scène de patinage sur une « mer gelée » :

Ce genre d'exercice, très hygiénique par lui-même, devint en même temps une utile distraction pour les habitants de la Terre-Chaude. Le cas échéant, il pouvait aussi être un moyen de rapide locomotion. Et en effet, le lieutenant Procope, l'un des meilleurs patineurs de Gallia, fit plus d'une fois le trajet de la Terre-Chaude à Gourbi, c'est-à-dire une dizaine de lieues, dans l'espace de deux heures. « Voilà qui remplacera à la surface de Gallia les chemins de fer de l'ancien monde, disait le capitaine Servadac. Au surplus, le patin n'est pas autre chose qu'un rail mobile, fixé au pied du voyageur ».¹⁴

¹³ *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, J. Hetzel et cie, 1884, 63^{ième} édition, « Bibliothèque d'éducation et de récréation », chap. XXXI.

¹⁴ Jules Verne, *Hector Servadac, voyages et aventures à travers le monde solaire*, collection Hetzel, 1909, chap. XXIII, 186.

Le patin est un *rail mobile*. Proust a dû aimer cette image. Mais ne nous égarons pas. Il est raisonnable de penser que les patineurs verriens, et la présence de Stahl-Hetzel, auteur des *Patins d'argent*, créateur de Mademoiselle Lili, ont en outre fait surgir dans la tête de l'auteur de la lettre de 1916 un autre souvenir : Proust, en effet, n'a pas oublié le patinage en Hollande des fils Daudet de février 1895. Or on remarque ici que ce qui était au départ une donnée simplement anecdotique : Lucien et Léon Daudet sont allés patiner en Hollande – en tout cas, ils ont, dans ce pays, vu pratiquer ce sport –, devient une figure, une image, et qui sera récurrente dans l'œuvre. Le patineur est un « être de fuite », c'est-à-dire un objet aimé insaisissable. S'il glisse sur l'eau, c'est que le patineur est lui-même *glissant*. En somme, le patineur est tout le contraire de l'amoureux proustien qui se dit, quant à lui, condamné à une « sédentarité » définitive, ce qui l'expose aussi aux morsures de la jalousie. Ici donc, la jonction s'opère entre le roman et la vie.

Des figures de femme, toutes infidèles, toutes « glissantes » nous reviennent ici en mémoire : *l'autre* Gilberte, non celle qui *arrive* mais celle qui s'en va et que le Narrateur dit « glissante comme une ondine » (R² I, 481) ; Rachel, qui « désespère » – au sens de la lettre de Proust à Lucien Daudet d'août 1916 – son amant Saint-Loup entre autres et notamment parce qu'elle aime elle aussi séjourner dans le Nord :

Elle est violente seulement parce qu'elle est trop franche, trop entière dans ses sentiments [...] Elle va passer tous les ans le jour des morts à Bruges. C'est « bien » n'est-ce pas ? [...] (R² II, 423)

La variante donne ceci, où les amants poussent jusqu'au pays batave :

Elle lui demandait en effet à passer ensemble le jour de Noël à Bruges où « avec les clochers sur les canaux, tu comprends, c'est bougrement chouette [...] » Et de là ils iraient patiner en Hollande. (R² II, 1583, var. c de la page 423)

Notons qu'à Paris la même « glissante » Rachel aime fréquenter le *skating* (R² I, 459). Je rappelle qu'un *skating* est à la fin du dix-neuvième siècle une salle de concert avec piste de patinage en asphalte où l'on circulait sur des patins à roulettes. Alphonse Daudet, le père de Lucien, décrit ce type d'installation dans son roman *Numa Roumestan* (1881) :

On aurait pu se croire dans une salle de spectacle quelconque, sans l'horrible vacarme ambiant que surmontait toujours avec un roulement régulier d'obsession le patinage sur l'asphalte, couvrant même les cuivres.¹⁵

Proust est amoureux du fils Daudet mais connaît aussi très bien l'œuvre du père. Il parvient donc ici encore à utilement mêler les choses vécues aux choses littéraires. D'ailleurs, il n'y a pas que Lucien, Gilberte et Rachel. Faut-il rappeler que « l'être de fuite » par excellence dans la *Recherche* est Albertine, et que celle-ci a des origines hollandaises, donc : que le patinage risque ici encore d'être ce que les linguistes appellent un *trait pertinent* ? Certes, Albertine est la jolie cycliste de Balbec et elle a un aviateur, Agostinelli, pour modèle. Elle appartient donc, en principe, à un univers *autre* : aérien et estival. Mais *Mademoiselle Lili* et *Les Patins d'argent* nous ont mis la puce à l'oreille. Regardons mieux les textes : nul n'échappe à son destin ; dans la *Recherche*, Albertine, à son tour, chaussera les patins et défendra ses couleurs.

Pour accéder à ce qui se présente d'abord comme un texte *enfoui*, il faut revenir au passage des *Confidences* de Lamartine que Proust signale dans la lettre à Alphonse Daudet du 22 février 1895. Lamartine est comme Goethe, comme les fils Daudet, un enthousiaste de « l'exercice du nord ». Voici ce qu'il écrit, et que les lecteurs de la *Correspondance* ont donc pu lire déjà dans l'édition de Philippe Kolb :

Nous avons trouvé le moyen d'avoir des patins, et, à force de chutes, nous avons appris à nous en servir. C'est là que je pris une véritable passion pour cet exercice du Nord, où je devins très habile plus tard. Se sentir emporté avec la rapidité de la flèche et avec les gracieuses ondulations de l'oiseau dans l'air, sur une surface plane, brillante, sonore et perfide ; s'imprimer à soi-même, par un simple balancement du corps, et, pour ainsi dire, par le seul gouvernail de la volonté, toutes les courbes, toutes les inflexions de la barque sur la mer ou de l'aigle planant dans le bleu du ciel, c'était pour moi et ce serait encore, si je ne respectais pas mes années, une telle ivresse des sens et un si voluptueux étourdissement de la pensée que je ne puis y songer sans émotion. Les chevaux même, que j'ai tant aimés, ne donnent pas au cavalier ce délire mélancolique que les grands lacs donnent aux patineurs.¹⁶

¹⁵ Alphonse Daudet, *Œuvres*, texte établi, présenté et annoté par Roger Ripoli, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, t. II, 140.

¹⁶ *Les Confidences*, Paris, Michel Lévy frères, 1855, V, 5, 94

Annie Barnes remarque à juste titre que Proust est déjà présent, à cause du phrasé et du rythme : « une surface plane, brillante, sonore et perfide » - il y a là aussi quelque chose de *typiquement proustien* –, à cause de la métaphore associant le patineur, de façon parfaitement anachronique d'ailleurs, à un *aviateur*. On pense entre autres ici à la description des anges de Giotto dans une séquence de *La Prisonnière* :

[...] on les voit s'élevant, décrivant des courbes, mettant la plus grande aisance à exécuter des loopings, fondant vers le sol la tête en bas à grand renfort d'ailes qui leur permettent de se maintenir dans des positions contraires aux lois de la pesanteur, et ils font beaucoup plutôt penser à une variété disparue d'oiseaux ou à de jeunes élèves de Fonck s'exerçant au vol plané, qu'aux anges de l'art de la Renaissance [...] (R² III, 227)

L'ange aviateur est un ange patineur. Les figures de Giotto sont à la fois italiennes, françaises – Proust se souvient aussi de Roland Garros –, et nordiques... Mais revenons à Albertine que nous voulons voir le patin au pied. Où est-elle ?

La prochaine étape sur le parcours doit être « l'épisode hollandais » – je reprends la formule d'Henri Bonnet –, celui donc qui disparaît du roman proustien en 1913. Dans l'Esquisse LXX, « Pour Maria que je dis qu'elle est Hollandaise » (Cahier 23), Proust écrit ceci :

Comme ces femmes que les primitifs entouraient d'une scène de nature, je ne voyais Maria que se détachant sur le fond d'un paysage de Hollande, bien mieux que faisant partie de lui, qu'en en étant issue. Elle était pour moi, tandis que je la voyais, sans que je me le formulasse, une chose de la Hollande [...] L'amour de Maria me semblait une chose déterminée, comportant des promenades en barque sur les canaux de la Zélande, de longs hivers aveuglés de brouillards blanc où l'on se réchauffe en buvant à côté d'elle du Schiedam, une vie domestique et sociale intense, des gens qui viennent s'asseoir à votre table de bonheur dans la maison multicolore et propre, défaisant avant d'entrer leur patins et leurs manteaux couverts de neige. (R² II, 1005)

On sait les sources que le romancier a pu consulter : les guides touristiques du tournant du siècle, Fromentin (*Les Maîtres d'autrefois*, 1876), Taine (*La Peinture aux Pays-Bas*, 1869), peut-être *Les Patins d'argent*. Il est bien question de *patins* que l'on *défait* avant d'entrer dans la maison hollandaise... Mais il faut rappeler aussi, toujours en songeant à Albertine et à ce que, dans le cadre de lecture que nous mettons en place, ce personnage est en train de devenir, un autre passage du *Journal* des Goncourt. Proust, on le sait, est un familier du

Journal qu'il a pastiché. Or voici ce qu'écrivit Edmond Goncourt à la date du 28 février 1892. Il ne s'agit pas de patinage mais de danse, et même de *valse*. Mais nous verrons que la valse est une autre sorte de patinage pour l'auteur du *Journal* :

Dîner chez Rodenbach avec les Daudet, les Hayem, Stevens, Mallarmé, Dierx. [...] On parle valse, et à ce propos, je disais, je crois, justement, que les peuples qui sont joliment valseurs sont les peuples où le patinage est une habitude. Les Françaises valsent le corps tout droit, tandis que les Hollandaises et les autres femmes des pays du patinage, valsent avec ce penchement, cette courbe en dehors d'un corps courant sur la glace.¹⁷

L'image de la valseuse apparaît chez Proust dans ce qui est à n'en pas douter une scène-phare de la *Recherche*, à savoir l'arrivée de la « petite bande » des jeunes filles sur la digue de Balbec :

Au milieu de tous ces gens dont quelques-uns poursuivaient une pensée [...] les fillettes que j'avais aperçues, avec la maîtrise des gestes que donne un parfait assouplissement de son propre corps et un mépris sincère du reste de l'humanité, venaient droit devant elles, sans hésitation ni raideur, exécutant exactement les mouvements qu'elles voulaient, dans une pleine indépendance de chacun de leurs membres par rapport aux autres, la plus grande partie de leur corps gardant cette immobilité si remarquable chez les bonnes valseuses. (R² I, 147)

(Albertine, nous le savons, est parmi ces jeunes filles. Albertine a, du moins, du point de vue de la genèse textuelle, des origines hollandaises. Les Hollandais, selon Goncourt, sont un peuple patineur et valsent bien. Or voici Albertine qui valse sur la digue de Balbec... Indubitablement, Albertine, la patineuse, n'est plus très loin. Certes, la scène de la digue se passe en plein été, et il fait chaud à Balbec-plage. D'ailleurs, le Narrateur n'hésite pas à comparer les jeunes filles de la petite bande à « des statues exposées au soleil sur un rivage de la Grèce » R² II, 149). Mais il y a là aussi, comme sur les Champs-Élysées, quand l'arrivée de Gilberte, en plein hiver, « déchire l'air », « sauts et glissades ». Et ce que ne dit pas – pas encore – le texte du roman, on le lit cependant en filigrane, ici encore grâce au dossier avant-textuel. Je rappelle d'abord l'Esquisse XLV, « [Jeunes filles à Querqueville] » (Cahier 25):

¹⁷ *Journal*, t. III, 671.

En tout cas, que ce fussent elles ou non, je devinais à peu près ce qu'elles pouvaient être [...] J'hésitais seulement entre cette bourgeoisie riche qui cherche à paraître élégante ou un milieu plus populaire de personnes qui fréquentent les meetings « toc » du sport, non du Cercle des patineurs mais du palais de la Glace, qui croient que le tennis est un jeu élégant, etc. (R² II, 934)

« Cercle des patineurs », « palais de la Glace », tout est là ! Il fallait bien qu'Albertine à son tour rejoigne le club des amoureux et des amoureuses de la glisse, il ne pouvait y en aller autrement ! Notons d'ailleurs que, dans les Esquisses, la métaphore de la patineuse revient à plusieurs reprises. L'association est donc systématique. Dans l'Esquisse XLVIII, « [Le charme imprévisible des jeunes filles] », Proust écrit ceci, toujours à propos des jeunes filles de la petite bande :

Elles (et même la malade) trouvaient trop long de marcher d'un lieu à un autre, elles commençaient par s'élancer à toute vitesse, elles continuaient à se laisser glisser, en cueillant au passage le jeu qui s'offrait, déjà elles faisaient succéder un vrai patinage à la course, se soutenaient en équilibre au sommet par de gracieux mouvements de bras. (R² II, 955)

Et encore :

[...] et dans le surplus de leur force et de leur amour du jeu ne pouvant supporter d'aller dans une chambre à l'autre sans faire tenir et entrelacer dans ce trajet la course, le patinage, le saut, la bouffonnerie et le chant. (R² II, 955)

On dira peut-être ici – pour nous en faire le reproche – que ce qui se trouve effectivement dans les avant-textes a néanmoins disparu du texte « final » de la *Recherche*, c'est-à-dire que nous avons affaire à une série de possibles *non actualisés*, ou *éliminés*... Mais le reproche n'est pas valable. Lisons mieux. Le passage que je vais citer maintenant appartient au texte du roman couronné par le jury Goncourt en 1919. Il n'est donc en rien provisoire et *avant-textuel*. Le décor est toujours la digue de Balbec. Albertine et le Narrateur sont face à face. Or, notons ce fait : le temps a changé. Certes nous sommes en été mais il fait froid à la plage :

Peu de temps après, un matin où il avait plu et où il faisait presque froid, je fus abordé sur la digue par une jeune fille portant un toquet et un manchon, si différente de celle que j'avais vue à la réunion d'Elstir que reconnaître en elle la même personne semblait pour l'esprit une opération impossible [...] (R² II, 231)

La tenue est bizarre pour la saison : un toquet et un manchon. Or la bizarrerie s'explique. C'est que nous sommes aussi un peu, dans ce fragment, à Moscou, chez Tolstoï, et aux Champs-Élysées, quand Gilberte « glisse » sur la neige. Albertine, du reste, se rend très bien compte qu'elle n'est pas vraiment *là où elle est*. La jeune fille au toquet et au manchon déclare en effet ceci, dans son parler pittoresque :

« Quel temps ! me dit-elle, au fond l'été sans fin de Balbec est une vaste blague. Vous ne faites rien ici ? On ne vous voit jamais au golf, aux bals du Casino ; vous ne montez pas à cheval non plus. Comme vous devez vous raser ! » (*Ibidem*)

Après quoi le coup de grâce est donné :

« Ah ! vous aimez à faire le lézard ? Vous avez du temps du reste. Je vois que vous n'êtes pas comme moi, j'adore tous les sports ! » (*Ibidem*)

L'être sportif est un être infidèle, fuyant, un *Lucien*. Le Narrateur ressemble ici à s'y méprendre à l'auteur de la lettre d'août 1916 : « Je te voyais successivement partir en patins faire en glissades le tour du monde en quarante-huit heures ». Albertine, quant à elle, est une autre Gretel refusant d'être « attrapée » par son amant jaloux. Conclusion provisoire : chez Proust, la littérature et la vie sont comme des vases communicants.

